

*Sur les bouts de la langue*  
– Traduire en féministe/s  
de Noémie Grunenwald

*Présences du traducteur*  
sous la direction  
de Véronique Duché  
et Françoise Wuilmart

*Par moments,*  
*le sol penche bizarrement*  
*Carnets d'un traducteur*  
de Nicolas Richard

# Sur les bouts de la langue Traduire en féministe/s

Noémie Grunenwald

Collection Contrebande

Éd. La Contre Allée, 2021

« Je fais de la traduction féministe. Cela recouvre deux réalités différentes bien qu'intimement liées : la traduction de textes féministes et la traduction en féministe/s. » (p. 41)

Nous avons adopté pour l'écriture de cette recension les mêmes règles typographiques que celles observées dans cet ouvrage par Noémie Grunenwald, qui consacre justement plusieurs pages fort instructives à sa conception et son usage de l'écriture inclusive (p. 94-111).

Troisième volume de la collection Contrebande, dont *TransLittérature* avait salué la création<sup>1</sup>, *Sur les bouts de la langue – Traduire en féministe/s* est sans conteste un ouvrage militant. On peut y voir plusieurs niveaux de lecture, de l'autobiographie (provisoire) à l'histoire des luttes des féministes américaines, en passant par diverses réflexions sur le métier.

Noémie Grunenwald s'y raconte, parle de sa vie d'une manière très directe (phrases brèves, percutantes, termes familiers) – qui la rend proche/la rapproche de ses lecteur·ices – et explique comment elle est devenue traductrice de l'anglais, ce que la traduction représente dans sa vie professionnelle, mais surtout personnelle, et comment ce métier est intrinsèquement lié à ce qu'elle est et à ce qu'il l'a fait devenir, car elle y a trouvé une « capacité d'agir » (p. 125).

---

1 Voir *TransLittérature* n° 56, automne 2019, p. 150, et n° 57, printemps 2020, p. 153-166.

---

Elle commence par traduire des textes féministes, y trouve des résonances, des réponses, des questionnements qui lui permettent d'approfondir de vastes questions telles que le genre, la sexualité ou l'homosexualité, mais aussi d'affiner sa perception – et sa critique – de « l'ordonnement patriarcal du monde » (p. 41).

Dès lors, son engagement militant se nourrit des textes qu'elle traduit, tout comme sa manière de traduire et ses choix de traduction étayent son engagement militant : « [...] les traductions sont des outils politiques » (p. 39). « La traduction féministe doit explorer tous les aspects de la réalité politique des femmes et reconnaître les oppressions de race et de classe comme des questions féministes tout aussi importantes que le sexisme [...] »<sup>2</sup>, si bien que « [la] traduction ne peut être féministe qu'à travers une critique de l'impérialisme occidental » (p. 73).

Noémie Grunenwald nourrit son propos de nombreuses références qui en assurent la solidité. Pour elle, traduire consiste aussi à s'informer sans cesse et à se positionner – par exemple, par rapport à un androlecte omniprésent, « expression d'une conscience-expérience sexuée au masculin, imposée aux deux sexes et fondée sur l'assimilation/exclusion d'un sujet sexué au féminin<sup>3</sup>. » Pour traduire, il faut avoir conscience de ce que sous-tend cet androlecte, et Noémie Grunenwald va s'appuyer pour construire sa réflexion et sa propre manière de travailler, entre autres, sur des études menées au Canada sur ce sujet – lesquelles, au demeurant, portent surtout sur la différence entre anglais et français : si « le marquage du genre en français peut servir la cause des femmes », en revanche, « avec son masculin censé l'emporter partout, le français et ses scripteurs masculinisent des textes qui ne l'étaient pas au départ » (p. 62).

Elle se pose aussi des questions que se pose tout-e traducteur-ice, par exemple sur « la versatilité des choix qu'on inscrit noir sur blanc et dont on nous tiendra responsables pour toujours » (p. 54), ou sur l'apprentissage constant que représente le fait de tra-

---

2 En italique, citations de bell hooks, *De la marge au centre. Théorie féministe*, traduit par Noémie Grunenwald, Paris, Cambourakis, 2017 [1984].

3 Michèle Causse, « L'interloquée », in *L'Interloquée. Les oubliées de l'oubli. Dé/génération*, Laval, Trois, 1991.

---

duire : « Mon écriture n'est pas la même avant et après une traduction » (p. 55).

Ce faisant, elle rend un hommage fervent aux autrices qu'elle traduit : « J'apprends chaque jour au contact des brillantes. [...] J'apprends de leurs propos qui m'enseignent le monde. Je dois me former sur à peu près tout ce qu'elles affirment ou évoquent [...]. J'apprends à penser et j'apprends à dire parce qu'elles me guident tout en me forçant à créer. [...] J'ai appris à dire des choses qui n'existaient pas encore en français. [...] J'ai appris qu'on n'était pas obligé.es de contraindre les idées dans le carcan du vocabulaire disponible. » (p. 122-125)

En somme, un livre passionné, et passionnant.

Nicole Thiers